



CLASSIQUES
GARNIER

BERTHIER (Philippe), DUPONT (Joël), « Carnet critique », *in* BERTHIER (Philippe) (dir.), *La Revue des lettres modernes. Sur la critique*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-16926-0.p.0220](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-16926-0.p.0220)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 2004. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

McINTOSH, Fiona. *La Vraisemblance narrative — Walter Scott, Barbey d'Aurevilly*. Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2002. 364 p.

Un critique britannique qualifierait sans aucun doute le livre de Fiona McIntosh de *meaty*, c'est-à-dire « substantiel », voire riche (comme l'on dit d'un régime alimentaire) ; ses 364 pages débordent d'érudition et ne se lisent pas comme un roman — qu'il soit de Scott ou de Barbey : on ne peut les absorber qu'à petite dose.

Avant d'aborder l'étude comparative des romans de Scott et de Barbey (ce qui constitue la seconde partie et l'essentiel de l'ouvrage), McIntosh consacre de longues pages très savantes à l'examen du matériau romanesque, du mélange du réel et de la fiction dans le roman, ainsi qu'à la définition de termes comme *probable, vraisemblable, possible, plausible*.

La discussion de ces notions — même si elle n'apporte pas de révélations — est heureusement enrichie de citations de textes critiques anglais et écossais (notamment de Hugh Blair et James Beattie) que beaucoup de lecteurs francophones découvriront sûrement avec intérêt. Puis McIntosh s'efforce de définir différents types de « fictionalisation », et surtout d'établir une sorte d'échelle à trois niveaux de « rhétorisation du discours historique » et de la vraisemblance ou « véridiction ». Au premier niveau (ou *rhétorisation un*), l'Histoire se confond quasiment avec la fable, « *la fictionalisation du discours est très forte, et la vérité du récit importe peu* » (p. 60). Au niveau immédiatement supérieur (ou *rhétorisation deux*), le rapport entre la fiction et la vérité référentielle est modifié : « *est vrai tout ce qui n'est pas faux de façon flagrante* » (p. 61) et le récit dépend beaucoup de l'autorité du narrateur à « *le soutenir et à l'authentifier* » (p. 61). Au troisième niveau (ou *rhétorisation trois*) la rhétorisation du discours est plus « ambitieuse », « *le réel et la vérité reprennent leurs droits* » (p. 61). Ce dernier type de rhétorisation implique une cohérence des détails pour que la reconstruction historique permette d'accéder au passé de manière convaincante ; mais la définition de cette cohérence est instable : ou elle met en avant le « plausible », et alors la *rhétorisation trois* se rapproche de l'Histoire traditionnelle ; ou elle « *affirme la primauté des faits et des données historiques qui doivent parler d'eux-mêmes* » (p. 61).

Munie de cette échelle, ou de cette « grille », McIntosh examine l'œuvre romanesque de Scott et de Barbey. Avec une rigueur quasi scientifique — des schémas utilisant des symboles mathématiques apparaissent d'ailleurs, pages 154 et 155, censés rendre le propos plus facilement compréhensible — l'auteur démontre que les romans historiques de l'Écossais ressortissent à la *rhétorisation un* — même s'ils tentent de « *prendre en charge les rhétorisations deux et trois, c'est-à-dire toutes les tentatives pour nous faire croire en la vérité de ce qui nous est raconté* » (p. 109). De façon générale,

McIntosh montre que les romans historiques de Scott sont des fables qui ont « une valeur pour le futur » et aussi une valeur pédagogique pour le présent. L'analyse d'*Ivanhoe*, particulièrement bien menée, est convaincante : le roman est avant tout une fable qui devient le support d'une réflexion politique et sociale sur le pouvoir, faisant directement référence aux débats de l'époque qui opposaient Whigs et Tories.

Dans l'œuvre du romancier normand, et selon la gradation établie précédemment, c'est la *rhétorisation deux* qui domine, c'est-à-dire celle où le narrateur se porte garant de la « véridiction » du récit — ce récit aurevillien qui ne peut « *exister que par la présence d'un narrateur qui, connaissant certains événements du passé, peut les éclairer par les informations apprises plus tardivement dans le présent* » (p. 133).

La seconde partie de l'ouvrage traite de la cohérence et de la nécessité du discours et du récit fictifs. Une première section examine les problèmes que posent la définition de la cohérence narrative et ses rapports avec la mise en intrigue, tandis que la deuxième section étudie les différences et le mélange des genres qui se rencontrent chez Scott et chez Barbey. En particulier, les incipit ainsi que la nature des descriptions et des narrations sont analysés en détail, et dans un ordre chronologique, tant pour les *Waverley Novels* que pour les romans normands et *Les Diaboliques* de Barbey.

Au-delà du public aurevillien et des lecteurs de Scott — sont-ils très nombreux ? — l'étude de McIntosh devrait intéresser tous ceux que ne laissent pas indifférents l'histoire des idées et des genres littéraires au début du XIX^e siècle et les problèmes plus théoriques de l'analyse structurale du récit.

Quelques regrets, *in fine* : l'absence, dans la copieuse bibliographie, de la seule étude récente (1998) sur Scott en français due à Henry Suhamy (qui n'est pas, il est vrai, un fervent de la Nouvelle Critique) ; dans l'index, aucun renvoi aux œuvres de Barbey, alors que trois romans de Scott — pourquoi d'ailleurs seulement trois alors qu'ils sont presque tous cités — y figurent ; la relecture des épreuves, surtout vers la fin du volume, est très négligente ; et *last but not least*, ni le nom de Scott ni celui de Barbey n'apparaissent sur la couverture du livre.

Joël DUPONT

LYOTARD, Dolorès. *Cruauté de l'intime : Barbey d'Aureville, Jules Vallès, Franz Kafka, Jean-Paul Sartre, Pascal Quignard*. Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2003. 276 p. (Coll. « Objet »).

Sous le titre *Incarnats*, ce recueil consacre ses premières pages (pp.17–38) à Barbey. Il s'agit d'une rhapsodie sur le *chrôma* aurevillien, en style poético-amphigourique que, selon l'humeur, on jugera sublime ou grotesque, ou les deux à la fois. L'apport critique est nul et, en quelques phrases très simples, Proust, sur le même sujet, en avait dit infiniment plus.

Philippe BERTHIER